Il fut matin, il fut soir.

Il est des nuits sans promesse d'une aube. Elles s'étirent, s'étalent, s'installent, prennent leurs aises et finissent par ressembler à une succession de saisons. Israël traverse l'une de ces nuits depuis ce samedi de sang. Trois ans ont passé depuis. C'est ce que dit le calendrier. Le soleil, lui, rechigne à se lever.

Le samedi 7 octobre 2023 n'est pas une date. C'est un lieu. On y retourne sans cesse, involontairement, à chaque sirène, à chaque visage affiché sur un mur de Tel-Aviv, à chaque nom prononcé à la radio. Les kibboutzim du Néguev occidental ne sont plus seulement des points sur une carte : ce sont des chambres où le temps s'est arrêté, des cuisines où le café a refroidi, des instruments de musique réduits au silence.

Un peuple qui avait bâti sa renaissance et son existence sur l'assurance de n'être plus jamais sans défense a découvert en quelques heures que cet engagement pouvait se fissurer. Ce n'est pas seulement une blessure. C'est une question posée à l'essentiel même. Au fondement.

Le 7 octobre a renversé l'ordre de la Création.

Dans la Genèse (1:5), d'abord vient le soir. « Dieu appela la lumière jour, et les ténèbres, Il les appela nuit. Il y eut un soir, il y eut un matin : jour un ». Les ténèbres précèdent la lumière et la lumière finit toujours par venir. C'est l'ordre du monde.

Mais ce samedi-là, il y eut un matin. Un matin tranquille pour les uns, un matin de fête, de danse et de soleil pour les

autres. Puis il y eut un soir, la nuit est tombée et le matin n'est pas encore revenu.

Par chance, la nuit a ses penseurs. Le premier n'a même pas de nom. Vers la fin du Ve siècle, un théologien anonyme, peut-être syrien, écrit sous l'identité d'un Athénien converti par Paul, Denys l'Aréopagite. La postérité l'a nommé le Pseudo-Denys. Dans sa *Théologie mystique*, il affirme que Dieu excède tout ce qu'on peut en dire, qu'on ne l'approche pas par la connaissance mais par des « ténèbres » plus lumineuses que toute lumière, un divin si éblouissant qu'il aveugle.

Mille ans plus tard, en Espagne, un petit moine carme, San Juan de la Cruz, compagnon de Thérèse d'Avila, est jeté par ses propres frères dans un cachot de Tolède pour avoir voulu réformer son ordre. Neuf mois sans fenêtre, sans lumière, à peine un morceau de pain. C'est là qu'il conçoit *Noche Oscura* (La Nuit obscure), ce poème où l'âme inconsolable traverse l'obscurité pour rejoindre tout ce qu'elle aime. Le cachot devient le lieu d'un sommet de la poésie espagnole : *Sin otra luz y guía* (Sans autre lumière ni guide), *Sino la que en el corazón ardía* (Que celle qui brûlait dans mon cœur)…

Et à l'aube du XIXe siècle, un jeune Allemand, Friedrich von Hardenberg, qui signe Novalis, perd sa fiancée Sophie, âgée d'à peine quinze ans. De ce deuil naissent les *Hymnes à la nuit*, où l'obscurité cesse d'être une menace pour devenir une patrie plus vaste que le jour, le lieu du rêve, de l'amour et de l'infini. Il mourut, peut-être de chagrin, à vingt-huit ans.

Trois époques, trois langues, une même intuition : la nuit n'est pas une absence. Elle peut être lieu de révélation.

Cette révélation, des êtres résiliants l'ont vécue. Israël les a vus remonter vivants des tunnels du Hamas palestinien.

Ceux-là ont connu la nuit au sens le plus littéral, à des dizaines de mètres sous la terre bétonnée de Gaza. L'un d'eux, Or Levy, 34 ans à sa libération, raconte que durant les 491 jours de sa captivité, il s'adressait d'abord à une fissure visible du plafond, puis à une lampe LED allumée en permanence, avant d'être entraîné de force dans l'obscurité absolue d'un tunnel. C'est là, dit-il, qu'il a prononcé pour la première fois le mot Dieu. La fissure s'est changée en lumière, la lumière en prière.

Bar Kupershtein, 24 ans aujourd'hui, a survécu deux ans dans un tunnel exigu. Lui aussi a été maintenu dans le noir, presque sans nourriture, battu régulièrement, mais en s'accrochant à la conviction d'être entre les mains lumineuses de Dieu.

Et puis, il y a Omer Shem Tov, 21 ans au moment de son enlèvement, qui a passé 505 jours seul, affamé, dans une cellule où il ne pouvait ni se tenir debout ni étendre les bras, à quarante mètres sous terre, dans une obscurité totale. Ce jeune homme de Herzliya, enlevé à Nova, n'était pas religieux. Il a pourtant vu ce que Denys l'Aréopagite appelle le rayon de ténèbres.

« Dans toute cette obscurité, j'ai aussi connu la plus grande lumière », raconte Omer. Dans le noir, il murmurait chaque jour une prière, demandant à Dieu comment il allait, comment s'était passée sa journée. Au point que dans cette

nuit perpétuelle, il avait commencé à sentir Sa présence et trouver une sorte de paix dans les ténèbres.

Il y a dans ces récits une inversion vertigineuse. Ceux qu'on avait réduits à l'état de monnaie d'échange et qui ont croupi dans de tels gouffres sont remontés porteurs de clarté. Avant eux, San Juan de la Cruz l'a écrit dans son cachot : c'est dans la nuit que l'on chemine le plus sûrement, parce qu'on ne s'appuie plus sur ce que l'on croit voir.

Et en surface, qu'advient-il de nous ?

La guerre s'est installée. On s'y est habitué nuit après nuit comme on s'habitue au bruit des voitures sur une autoroute ou d'un train sur une voie ferrée. Jusqu'au jour où l'on s'aperçoit qu'on ne dort plus, sans même se souvenir pour quelle raison. Les réservistes de Tsahal partent, reviennent, repartent. Les proches se familiarisent avec un nouveau vocabulaire militaire, de nouvelles armes, de nouvelles analyses stratégiques, politiques, géopolitiques, comme une langue étrangère promue langue maternelle.

Cette nuit-là est invisible. Elle envahit les corps et les têtes. Trois ans après le massacre, des milliers d'Israéliens souffrent de dépression et de stress post-traumatique. Un adulte sur cinq n'a toujours pas retrouvé un rythme de vie normal. Plus de 26 000 soldats ont été blessés depuis le début de la guerre, et près des deux tiers d'entre eux sont affectés psychiquement.

Certains ne reviennent pas de cette nuit. En 2025, 22 soldats en service se sont donné la mort, un record depuis quinze ans. Presque un an plus tard, ils sont au moins 21 de plus. Et ces chiffres ignorent les vétérans et les réservistes

démobilisés. Eux sont toujours otages, mais d'eux-mêmes, cloîtrés dans des tunnels que personne ne voit.

L'autre visage de l'obscurité était familier à Emmanuel Levinas. Il l'a pensée en captivité, prisonnier de guerre dans un stalag allemand, tandis que sa famille était assassinée en Lituanie. De ces années est né *De l'existence à l'existant*, et cette notion étrange qu'il appelle le « il y a ». Ce n'est pas le néant. C'est pire. C'est l'être anonyme, sans visage, qui bruisse dans le noir comme un murmure sans source. L'insomnie en est le vécu. Levinas parle d'horreur plutôt que d'angoisse, car ce qu'on redoute n'est pas de mourir mais plutôt d'être incapable de cesser d'exister dans ce dead-end nocturne. La consolation viendra non pas d'une idée mais d'autrui, lorsque le visage de l'autre homme surgira, dénudé, vulnérable, et dira : « Tu ne tueras point ». Dans ce face-à-face, la nuit solitaire va se déchirer et l'éthique réapparaître.

Au-dessus de tout cela, un gouvernement usé que beaucoup accusent d'avoir ignoré l'abîme qui se creusait sous ses yeux : institutions fracturées, société divisée, pays ostracisé, vilipendé dans les rues des capitales et les assemblées. Ses défenseurs répondent qu'il a tenu dans la tempête, frappé là où d'autres auraient tremblé. Le débat est légitime. Mais il se déroule dans le noir, là où chacun croit voir ce qu'il redoute.

Hannah Arendt a donné un nom à cette nuit. Dans ses *Vies politiques*, elle décrit « … les plus sombres des temps », non seulement ceux des massacres, mais ceux où l'espace public lui-même s'obscurcit : quand la parole officielle ment, quand les discours enflamment au lieu d'éclairer,

quand les citoyens bêlants sont entraînés vers l'abîme, sans comprendre qu'ils sont manipulés. Cette petite musique menaçante, nous l'entendons aujourd'hui notamment dans les rues de Paris, Londres et New York.

Et pourtant, soutient Arendt, même dans ces temps-là, on est en « droit d'attendre quelque illumination », une lueur « incertaine, vacillante et souvent faible », qui ne vient ni des théories ni des institutions, mais des vies et des actes de quelques hommes et femmes.

Parce que le recommencement est inhérent à chaque être humain et que l'action humaine conserve toujours la force d'interrompre le cours fatal des choses. Aucune nuit n'est définitive tant que quelqu'un est capable d'agir.

Trois jours avant le scrutin du 27 octobre, un samedi soir, la place des Otages, à Tel-Aviv, était noire de monde. Le rassemblement était organisé par le Conseil d'Octobre, un groupe fondé par des familles de victimes et d'otages du 7-Octobre pour réclamer une commission d'enquête sur les failles sécuritaires de ce jour-là. Les organisateurs dénombraient 100 000 participants. Puis, à leur demande, chacun a sorti son téléphone portable, allumé et tourné vers le ciel. Et c'est toute la gigantesque place qui s'est mise à scintiller. Ce soir-là, il ne s'agissait pas d'illuminer mais de conjurer. On ne chasse pas la nuit : on lui signifie qu'on est encore là et qu'elle n'aura jamais le dernier mot.

Comment ici ne pas penser à la fissure d'Or Levy, à la lampe d'Omer Shem Tov qui s'éteignait au bout de deux heures et qu'il débranchait pour l'économiser ? Arendt avait raison : la lumière des temps sombres ne tombe pas du ciel.

Elle passe de main en main, fragile, presque dérisoire, et c'est précisément pour cela qu'elle brille toujours.

Le 27 octobre, les Israéliens ont voté massivement. Ils espéraient peut-être que quelques rayons de soleil pointeraient après le scrutin. Mais, à ce stade, aucun des deux camps ne semble en mesure de réunir à lui seul les 61 sièges nécessaires pour gouverner. Les chiffres oscillent, les alliances se cherchent, chacun revendique un fragment de victoire. Le jour, décidément, ne veut pas se lever.

Le résultat révèle un pays trop fracturé pour tourner la page de l'après-7 octobre. Une société qui vote en masse et ne parvient pas à départager ses dirigeants dit quelque chose de sa douleur : elle veut sortir de la nuit, mais ne sait pas encore par quelle porte. La démocratie, c'est la bougie qu'on allume pour patienter mais dont la flamme vacille à la moindre occasion.

Et pourtant, les signes sont là. Tous les otages vivants sont rentrés. Dans le Néguev occidental, plus de neuf habitants déplacés sur dix sont revenus, rejoints par des milliers de nouveaux venus. Les familles de Be'eri retrouveront leurs maisons en décembre, celles de Nir Oz d'ici la fin de 2027. Cet été, à Nir Oz, on a planté du gazon devant la nouvelle maison de Gadi Mozes, octogénaire sorti vivant des griffes du Hamas palestinien. L'herbe a d'abord semblé se dessécher sous la chaleur. Mais quelques jours plus tard, elle a pris racine et pousse. Le 27 octobre, plus de trois électeurs sur quatre se sont rendus aux urnes, du jamais-vu depuis 1999 : un peuple épuisé certes, mais qui se lève en masse pour voter et ne renonce pas. Toutes les grandes figures de l'opposition ont promis la commission d'enquête

que réclament les familles. Et si un Israélien sur cinq peine encore à vivre normalement, les symptômes, eux, ont commencé à reculer. Fragment par fragment, la nuit cède.

Le 7 octobre a certes renversé le verset de la Genèse mais sans réussir à le gommer. Le texte est toujours intact et continue de dire la même chose depuis 3000 ans : « Il fut soir, il fut matin ». Après le Déluge, quand la terre n'était plus que boue et désolation, Dieu fit une promesse : tant que durera la terre, le jour et la nuit ne cesseront pas.

Bien-sûr, l'aube ne viendra pas d'un coup soudain. D'abord une ligne pâle à l'horizon, que seuls les veilleurs remarquent. Puis une clarté plus franche. Peut-être s'est-elle déjà annoncée dans les éclats de lumière de la place des Otages, dans une urne qui n'a pas su trancher mais que tout un peuple a remplie, dans un enfant qui a retrouvé son père, un couple qui se reconstruit … ? Il fut soir. Il sera matin.

Patrick Anidjar